

Fethiye Çetin

Le livre
de ma
grand-mère

Suivi de :

Les fontaines de Havav

Traduit du turc par Marguerite Demird

Éditions Parenthèses

EN COUVERTURE :

Unexposed, 2012, photographie de Hraïr Sarkissian.

INTÉRIEUR COUVERTURE :

Portrait de Fethiye Çetin, 2013, photographie de Berge Arabian.

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer mes remerciements infinis à tous ceux qui ont œuvré à la parution du *Livre de ma grand-mère* en français, à Aram Kerovpyan qui n'a épargné aucun effort depuis l'origine du projet, à Virginie Dusen, ma consœur qui a accompagné cette aventure d'une façon infatigable, à tous mes confrères de l'AJAFA (Association française des avocats et juristes arméniens) dont je suis fière d'être un membre, et à Dicle Cetin qui a lu et m'a éclairé sur la traduction française. [F. Ç.]

TITRE ORIGINAL : *Anneannem*, Istanbul, Metis Yayinlari, 2004.

COPYRIGHT © 2004, 2013 FETHIYE ÇETIN.

COPYRIGHT © 2012, HRANT DINK VAKFI, ISTANBUL, pour la postface, *Habaş Çeşmeleri*.

COPYRIGHT © 2013, ÉDITIONS PARENTHÈSES

pour la traduction française et la présente édition.

WWW.EDITIONSPARENTHESSES.COM

ISBN 978-2-86364-282-5 / ISSN 1626-2344

Lorsque je me remémore ce mois de janvier, un frisson m'envahît et me glace. Une douleur me submerge. Lorsqu'elle voulait décrire une souffrance, ma mère posait la main sur son sein gauche et disait : « Là, juste-là, au dedans il y a quelque chose qui fait mal... » C'est une sensation similaire que j'éprouve à cet instant.

Des murs très hauts et anciens, faits de grosses pierres sombres, entourent l'austère cour de la mosquée... Et sur la pierre mortuaire (*musallah*), dont l'aspect évoque un bloc de glace et la vue seule fait frémir, un cercueil est posé. La dalle et le socle sont taillés d'une pièce. Je sens que ma main va rester collée tant la pierre paraît gelée. Je me tiens à distance. On dirait que ces murs et ces pierres immenses ont été conçus pour rappeler aux hommes leur faiblesse et leur fragilité.

Depuis ce jour, lorsque j'aperçois une pierre mortuaire, quelle que soit la saison, un tremblement me saisît et je dois m'en éloigner au plus vite. Mais l'image de cette enceinte et de la pierre me rattrape... et cette sensation de froid. Un frisson parcourt tout mon être, à nouveau.

Emrah a appelé cette nuit-là : « Notre grand-mère nous a quittés ». Je sais qu'elle est morte. Le matin au cimetière, dans le *gusulhané*¹ (ce mot à lui seul fait froid dans le dos), les femmes l'ont lavée, préparée, puis sont venues nous chercher pour les derniers adieux. J'ai dit adieu à son corps figé, posé un baiser sur ses joues.

J'ai encore sur les lèvres cette sensation glacée qui lui ressemblait si peu. Je sais qu'on l'a mise dans ce cercueil, mais je ne peux l'accepter. Ce doit être un cauchemar... Je ne peux me résoudre à voir ma grand-mère allongée, immobile, sans défense... ni nous voir ainsi impuissants devant les événements.

Avec toutes les femmes réunies, nous attendons debout dans le coin le plus retiré de la cour de la mosquée. Désarmées, nous serrons dans nos bras les nouvelles arrivantes en pleurant. Soudain quelqu'un se détache du groupe des hommes et se précipite vers nous :

— Comment s'appelaient les parents de tante Seher ?

La réponse à cette question tarde à venir. Un silence, les regards échangés s'éternisent. Ma tante Zehra finit par rompre le silence :

— Le nom de son père est Hüseyin, celui de sa mère Esmâ.

Ces mots à peine prononcés, ma tante pointe son regard vers moi, comme pour demander mon assentiment... du moins c'est ce qu'il me semble.

Pendant que l'homme, satisfait d'avoir enfin obtenu la réponse de cette assemblée de femmes énigmatiques, s'en retourne avec une certaine satisfaction vers les hommes rassemblés autour de la pierre mortuaire, des paroles s'échappent de mes lèvres et brisent le silence :

— Mais non, ce n'est pas vrai !... Le nom de sa mère n'est pas Esmâ, mais Iskouhi... Son père ne s'appelle pas Hüseyin, mais Hovhannès.

L'homme vient à peine de communiquer le nom complet de la défunte, il se retourne en entendant ma protestation, il me fixe en fronçant les sourcils comme pour tenter de saisir mes paroles.

Entre-temps mes tantes ont fondu en larmes. Comme si le signal était donné, toutes les femmes se joignent à leurs pleurs. Il est impossible de résister. Je prends conscience que renouveler

¹ Salle des ablutions rituelles située près de la mosquée ; pièce destinée à la toilette mortuaire [NDT].

ma déclaration, la soutenir, va aggraver cet état de confusion... Je me tais. L'humiliation est trop forte, je pleure en silence, tête baissée, voyant que nous persistons à dissimuler même dans ces circonstances.

L'homme jette un regard vers le groupe de femmes éplorées, l'air de dire : « Ah, les femmes ! », avant de s'éloigner.



Vue panoramique et paysage autour de Palou.
Photographies de Victor Pietschmann, 1931.

De même que sa mère ne s'appelaît pas Esma, le nom de son père n'étoit pas Hüseyin... Et elle-même ne s'appelaît pas Seher, mais Héranouche. Moi-même, je ne l'avais appris que très tard.

En ce temps-là, à l'époque où Héranouche étoit enfant, Havav², rattaché à Ergani-Maden, dans les environs de Palou, étoit un grand village de 207 maisons. Il y avoit deux églises et un monastère.

Héranouche étoit le deuxième enfant de Hovhannès et Iskouhi Gadarian. Elle étoit née après la disparition en bas âge de leur fille aînée, et avoit fait l'objet de soins particulièrement attentifs. Ils avaient eu ensuite deux autres enfants. Alors que Héranouche étoit encore une fillette, elle se comportaît déjà en grande sœur responsable avec ses petits frères, Khoren et Hraïr.

Son père Hovhannès étoit le troisième d'une fratrie de sept enfants. Hovhannès avoit deux frères plus âgés, Boghos et Stepan, et trois plus jeunes que lui : Hrant, Garabed et Manoug, ainsi qu'une sœur du nom de Zarouhi. Entre-temps, la famille s'étoit encore agrandie à la suite du mariage des aînés.

Manoug souffrait depuis son plus jeune âge d'une obscure et mystérieuse maladie, et pendant longtemps il n'avoit pu se défaire des griffes de ce mal. Tous au village priaient à l'église pour demander sa guérison, mais on ne voyoit venir aucune amélioration. Au moment où tout espoir sembloit perdu, tout à coup Manoug se rétablit. Les Gadarian en tête, le village tout entier fut en liesse.

Le grand-père de Héranouche, Hayrabad effendi, était connu à Palou et dans la région, c'était un enseignant, apprécié et respecté à Ergani-Maden et à Keghi... Il avait la réputation d'un homme bon dont la parole comptait. À l'époque il y avait des collèges à Ergani-Maden et à Keghi où, une fois les premiers rudiments acquis, les enfants pouvaient suivre un enseignement secondaire. Hayrabad effendi avait professé dans ces collèges. Il était aussi membre de l'éphorie et chef de chœur à l'église. On raconte que son frère Andreas Gadarian avait été un enseignant encore plus réputé et savant que lui. On lui apportait les manuscrits en arménien ancien³ que personne n'avait pu déchiffrer... et en peu de temps il décryptait les textes les plus hermétiques. Dans son livre : *Palou et ses traditions, dialecte, enseignement et vie intellectuelle*⁴, le Père Haroutioun Sarkissian écrit à propos de Maître Andreas : « Maître Andreas Gadarian est un enfant d'Anatolie, de petite taille et peu bavard, on est impressionné dès la première rencontre par son regard brillant d'intelligence, sous d'épais sourcils. »

Les Gadarian et les Arzoumanian étaient les deux grandes familles les plus anciennes du village. Iskouhi, la fille aînée des Arzoumanian, qui portait le prénom de sa mère, plaisait beaucoup à leur voisin Hovhannès Gadarian. Un jour, le père du jeune homme lui demanda s'il voulait épouser la fille du voisin. Sans hésiter, celui-ci répondit « oui », et se mit à sauter de joie. Elle était de six ans sa cadette mais avait comme lui des frères et sœurs, elle était l'aînée de deux garçons et quatre filles. Après Haïk et Serpouhi, étaient venues au monde des jumelles, Zarouhi et Dirouhi... puis la petite dernière, Siranouche.

Takouhi, la mère d'Iskouhi, était la guérisseuse du village. On disait qu'elle avait autant de connaissances qu'un médecin,

² Havav, village agricole situé dans le canton de Palahovid, était réputé pour la qualité de son blé, ses fruits, ses vignes et son vin, mais aussi pour les vers à soie, le tissage et l'impression sur tissu, ses feronniers et fabricants d'outils agricoles, générations de charpentiers ou tailleurs de pierre, ses potiers. La région était riche en carrières de pierre et d'argile. Le village a donné des architectes d'importance

tels que Kalfa Mardiros Boranian ou Garabed Hampartsoumian ainsi que l'écrivain Melkon Gurdjian. Le monastère de La Sainte-Mère-de-Dieu avait accueilli le dernier séminaire d'enseignement en 1912 [NDT].

³ C'est-à-dire en *grabar*, l'arménien classique.

⁴ En arménien, Le Caire, 1932.

on faisait appel à elle surtout pour des fractures ou des membres déboîtés, on venait même des villages alentour pour la consulter. Les autres membres de ces deux familles voisines, vivant en bonne entente, approuvèrent ce mariage. Ainsi, Héranouche est venue au monde, deuxième enfant de ce mariage d'amour. Son parrain, Levon Elian, était un membre de la famille Elian qui parrainait depuis des années les enfants de la famille Gadarian. Héranouche était une enfant douée pour les études et aussi très attirée par la musique. Elle adorait chanter et enrichissait sans cesse son répertoire, s'attachant à faire apprendre tous les nouveaux chants à ses frères et à ses cousins. Elle avait cependant une chanson préférée, qu'elle chantait à chaque occasion. Son grand-père l'asseyait sur ses genoux et lui apprenait de nouvelles mélodies, puis il la faisait répéter, il écoutait... puis manifestait sa satisfaction en caressant les cheveux de Héranouche. Elle organisait souvent les jeux de groupe... ses talents d'animateur étaient tout naturellement reconnus par les autres enfants.

En 1913, quand Héranouche est entrée à l'école, son père et deux de ses oncles paternels étaient déjà en Amérique ; comme d'autres parents, ils étaient partis y travailler dans le but de réunir une somme qui permettrait ensuite de revenir fonder une entreprise. À cette époque, quantité d'hommes du village rêvaient d'aller faire fortune en Amérique, le pays de l'opulence. L'oncle Boghos avait été le premier à partir, plus tard oncle Stepan l'avait rejoint, et enfin son père et l'oncle Hrant avaient entrepris ce long et périlleux voyage.

Héranouche est entrée à l'école en même temps que Mariam, la fille de son oncle Stepan, elles étaient dans la même classe... À peine avait-elle appris à lire et à écrire, elle écrivit une lettre à son père et à ses oncles. Et Mariam écrivit au dos de la feuille. On envoya cette lettre en Amérique.

Héranouche avait écrit :

*Mon cher père, mes oncles estimés,
Avec notre plume maladroite, nous avons voulu vous écrire
ces quelques lignes, pensant que cela vous réjouirait.*

Nous espérons que vous allez bien, nous prions pour que vous soyez toujours en bonne santé. Quant à nous, nous allons à l'école avec assiduité, pour devenir vos enfants instruits. Khoren, Hraïr, Jiraïr, Mariam et moi, embrassons vos mains. Anna vous languit beaucoup aussi et vous envoie des baisers. Héranoche Gadarian

Les prénoms Jiraïr et Mariam évoqués dans la lettre étaient ceux des enfants de l'oncle Stepan, Anna était le surnom donné par toute la famille à Iskouhi, la mère de Héranoche.

Au dos de la page, Mariam avait écrit :

*Mon cher père et mes oncles estimés,
Je voulais vous écrire quelques mots, espérant ainsi vous faire plaisir.
Nous prions pour que vous soyez en bonne santé, ainsi nous irons bien aussi.
Très chers tous, nous sommes consciencieuses et travaillons bien à l'école.
Ne soyez pas inquiets pour nous, mais nous vous prions de toujours donner de vos nouvelles.
Nous aimerions que Ohan aghpar et Hrant aghpar écrivent aussi, mais ils ne le font pas.
J'embrasse vos mains. Khoren, Hraïr, Jiraïr, Negdar et Anna vous saluent.
Mariam Gadarian*

En écrivant sur la même feuille, les deux cousines avaient annoncé à leurs pères et aux oncles qu'elles avaient appris à lire et à écrire. Toutefois, on remarquait immédiatement l'une des deux écritures, celle de Héranoche, régulière, sans fautes, les lettres étaient alignées comme un rang de perles.

Hovhannès et Iskouhi aimaient danser, ils ne manquaient aucun des rassemblements ou festivités locales... Ils se laissaient entraîner par le rythme de la musique et se joignaient aux rondes pendant des heures. Pendant l'absence de son mari, parti en Amérique, Iskouhi allait aux mariages et aux fêtes avec son oncle paternel, et prenait part à toutes les danses du village.

Pendant les longues soirées d'hiver, la venue des « derviches » représentait la plus grande des distractions. Les villageois formaient un cercle autour d'eux pour admirer leurs

exploits. Avec stupéfaction et effroi, ils regardaient les tiges en fer entrer par une joue pour ressortir par l'autre, sans même que perle une goutte de sang ! Les derviches portaient les foyers rougeoyants, sans qu'aucune brûlure n'apparaisse sur leurs mains ou sur leurs bras. Tout ceci fascinait Héranoûche. Un jour, alors qu'elle était à l'école, Khoren avait renversé de l'eau bouillante, il s'était gravement brûlé le torse et le bras gauche. En regardant les cicatrices de son frère, Héranoûche restait perplexe et y repensait longuement pendant la nuit.

La maison des Gadarian était spacieuse, composée de nombreuses pièces réparties sur deux niveaux et d'une grande cour. Héranoûche avait beaucoup d'affection pour le chien de garde de la maison et elle aimait jouer avec lui. Bien des années plus tard, elle allait évoquer avec nostalgie cette cour, les jeux auxquels ils se livraient avec ses cousins, les évoquer encore et encore. La plupart des hommes de la famille avaient poursuivi leurs études, une partie d'entre eux se trouvait aux États-Unis, il était donc nécessaire de faire appel à des ouvriers agricoles pour les labours et les travaux des champs. Ces saisonniers et les employés de la maison étaient logés dans les pièces qui donnaient sur la cour. Les beaux jours venus, la famille quittait sa résidence d'hiver au village pour prendre ses quartiers d'été dans les alpages.

Les Gadarian disposaient de différents métiers à tisser. Comme la plupart des autres villageois, ils tissaient des kilims et des couvertures multicolores. Héranoûche dans son grand âge parlait toujours avec tendresse de son grand-père venu s'installer au village à sa retraite... posté devant le métier, expérimentant de nouveaux motifs, ou encore lisant la Bible tous les soirs. Les Gadarian étaient à l'abri du besoin, une famille prospère et accueillante, la maison ne désemplissait jamais. La faculté de Hayrabed effendi à résoudre tous les types de problèmes donnait lieu à des allers et venues incessantes. Dans cette assistance bigarrée, Héranoûche, en petite fille adroite, intelligente, et raisonnable, attirait la sympathie de tous. La peau blanche, les épais cheveux blonds, les grands yeux verts de cette enfant pleine

de charme y étaient certainement pour quelque chose. Tous ces souvenirs témoignent d'années heureuses, elle le confirmera plus tard dans ses récits.

Je suis née à Ergani Maden, où Hayrabed effendi, le grand-père de Héranouche, a enseigné un temps. Aujourd'hui le village rattaché à Elazig se nomme uniquement Maden ; d'origine très ancienne, il s'étend sur deux monts séparés par une vallée. Les maisons avaient l'air d'être serrées les unes contre les autres. Maden était autrefois une des étapes sur la route de la soie, traversée en son centre par le Tigre. Un pont historique enjambait le fleuve et reliait les deux quartiers. Lors des fortes pluies, les eaux du Tigre montaient, allant parfois même jusqu'à recouvrir le pont, sur lequel étaient construites des échoppes misérables qui semblaient s'appuyer les unes contre les autres pour ne pas s'écrouler. Les jours où le Tigre était très haut, les boutiques étaient inondées, les ballots de tissus apparaissaient et disparaissaient sous l'eau, emportés par les flots. La traversée du pont était alors très risquée, les deux quartiers se retrouvaient isolés, les gendarmes prenaient position pour interdire le passage jusqu'à ce que tout danger soit écarté.

Le mariage de mes parents avait duré sept ans. Ma mère avait vingt-quatre ans à la mort de mon père, elle était retournée vivre chez ses parents avec ses trois enfants dont le plus jeune était encore un nourrisson. Mon père, comme la majorité des habitants de Maden, travaillait dans l'entreprise de cuivre Etibank. Nous vivions dans un quartier un peu excentré, dans des logements réservés aux ouvriers et aux employés. Mon grand-père et ma grand-mère habitaient en plein centre, près du marché, dans une maison ancienne à deux niveaux. Cette bâtisse aux plafonds hauts disposait aussi de très hautes et larges ouvertures. Le plancher et le plafond étaient tout en bois. Je m'étais approprié le renfoncement d'une de ces fenêtres regardant vers le marché, il était si large que je pouvais y jouer, y dessiner : j'y recopiais les leçons de ma tante Sabahat et celles de mon oncle Mesut qui avait à peine trois ans de plus que moi, j'y chantais et récitais des poèmes. Cette fenêtre devenait une scène

pour moi et lorsque j'avais des spectateurs, je pouvais y donner d'interminables représentations.

J'aimais cette fenêtre autant que la maison dans son entier et tous ses occupants. Lors de nos visites, lorsque l'heure du retour approchait, je faisais semblant de m'être endormie. Mon père n'était pas dupe de ce manège, mais il cédaït parfois sur l'insistance de ma grand-mère : « Qu'elle reste ici... », il finissait par dire : « Bon, qu'elle reste... », et là, le monde m'appartenait ! Toutefois, cette astuce n'était pas toujours efficace. Un soir, comme je m'entêtais à simuler le sommeil, il m'avaït portée dans les bras, jusqu'à la maison.

Sabahat et Mesut allaient à l'école. Leurs cartables, cahiers, crayons et surtout mines de couleur, ainsi que les jeux avec leurs camarades, auxquels ils feignaient de me faire participer tout en se faisant des clins d'œil, étaient autant de motifs pour faire des caprices et rester plus longtemps dans cette maison.

Contraçant avec l'impatience de ma mère qui avait la charge de trois enfants rapprochés, l'indulgence et la tendresse de tante Zehra, et celle de mes grand-parents rendaient cette maison plus attrayante encore. Pour cette même raison, à l'âge de deux ans à peine, j'avais fourré sous mon bras une série d'objets parfaitement inutiles — une chaussette, une broderie, un morceau de chiffon — et profitant d'un moment où la porte était ouverte, je m'étais échappée pour aller chez ma grand-mère. Bien entendu, à chaque fois des voisins me récupéraient sur le chemin et me ramenaient à la maison.

Cette nuit-là, nous devions dormir chez mes grands-parents, avec ma mère, ma sœur et mon frère ; Haluk était un nourrisson et Handan avait encore une sucette et portait des couches. Mon père nous avait déposés avant de prendre la route pour Diyarbakir.

J'ai appris plus tard qu'on l'avait appelé pour lui annoncer que sa commande était arrivée. Il s'agissait d'une machine à coudre Singer à pédale, il devait la ramener le lendemain.



Ma grand-mère n'aimait pas du tout se faire photographier. Nous devons pour cela déployer des efforts immenses.

De gauche à droite, mon frère Haluk, ma tante Sabahat, moi, ma mère Vehbiye et ma sœur Handan. La photo a été prise pendant les premiers mois de l'année 1965.

La cérémonie des obsèques se déroula en présence de la foule des fidèles qui sortait de la prière. Le religieux déclara à voix haute : « Que dieu pardonne ses péchés », puis demanda par trois fois « Accordez-vous votre pardon ? » L'assistance présente dans la cour répondit : « Oui, nous lui pardonnons ». Je n'ai pu empêcher ma voix de s'élever « Qu'elle nous pardonne... Qu'elle nous pardonne... C'est à elle de nous pardonner... de nous pardonner à tous ! » Tous dans l'assistance me regardaient stupéfaits, pourtant la plupart n'avaient pas saisi le sens de mes paroles.



Havav (noté Habab) et Ergani-Maden (noté Arghana Maden) à proximité de Palou.

Map of Armenia and adjacent country, H. F. B. Lynch & F. Oswald, 1901, détail.

Cette année-là, Héranouche avait brillamment réussi sa troisième année. Elle ne pouvait se contenter d'aider sa mère dans les tâches ménagères, alors en élève studieuse elle s'occupait aussi de ses frères, jouait avec eux et leur transmettait tout ce qu'elle avait appris à l'école. Ils lui vouaient tous une confiance aveugle.

La chaleur s'installait, les récoltes s'annonçaient. Soudain les gendarmes envahirent le village, le maire Nigoghos agha, qui grâce à sa maîtrise de la langue turque servait d'intermédiaire entre les paysans et les collecteurs d'impôts et autres fonctionnaires, fut exécuté sous les yeux de tous les villageois rassemblés sur la place. Puis très vite, tous les hommes majeurs furent regroupés sur cette même place, les gendarmes les attachèrent deux par deux avant de les emmener. Au rang des proscrits se trouvaient également les grands-pères de Héranouche, ses deux oncles paternels et son oncle maternel. La rumeur disait qu'on devait conduire ces hommes à Palou. On ne les a pas emmenés à Palou. Mais aucun d'entre eux n'est revenu et il a été impossible d'obtenir la moindre information concernant leur sort. Les autres villageois, en grande majorité des femmes et des enfants, étaient pétrifiés. Ils avaient devant les yeux l'image des hommes jeunes et vieux frappés avec les crosses, tirillés et emmenés. Incapables de rentrer chez eux ni de retourner à leurs activités quotidiennes, ils restaient regroupés sur la place à évoquer les événements, pleuraient ensemble, se révoltaient, lançaient des appels ou se lamentaient... interrogeaient les

anciens, se querellaient. Personne ne savait où on avait emmené les hommes et pour quelle raison, s'ils allaient revenir, les rumeurs étaient toutes contradictoires.

La grand-mère paternelle de Héranouche intervint : « Ne vous inquiétez pas, tout rentrera dans l'ordre, ceux qui sont partis reviendront... » ; elle poursuivit : « Vous étiez petits, la plupart d'entre vous l'ignorent, il y a vingt ans nos villages ont déjà subi ce type d'attaque, ils ont été vidés... nous avons tous été déplacés. »

Une autre femme l'interrompît « La plupart sont morts sur les routes ou dans les montagnes, on a dû les enterrer sur place. »

La grand-mère reprît : « Il y a eu des morts parmi nous, mais nous avons pu survivre pendant un certain temps cachés dans les montagnes. Puis un jour, on nous a autorisés à rentrer et nous sommes revenus. À notre retour, nos églises, nos écoles et nos maisons avaient été incendiées... »

« Les travaux nous ont pris plusieurs années, mais comme vous pouvez le voir, nous les avons reconstruits encore plus beaux et plus résistants... »

Les autres femmes âgées approuvaient d'un signe de tête, mais les jeunes pour la plupart n'étaient pas aussi optimistes. Elles disaient que ces attaques ne ressemblaient pas aux événements d'il y a vingt ans, les hommes rassemblés et emmenés de cette façon ne pouvaient pas revenir. Héranouche récitait à voix basse toutes les prières qu'elle connaissait afin que les paroles de sa grand-mère se réalisent, que les grands-pères et les oncles reviennent, elle essayait d'imaginer ces montagnes où les hommes avaient été conduits. Comme tous les autres enfants du village, son attention était captée par les conversations, elle essayait de comprendre ce qui se passait.

La mère de Héranouche, Iskouhi, avait neuf ans lors de ces événements que racontait sa belle-mère. Forte de ses souvenirs d'enfance, elle ressentait combien le danger était autre, elle regroupa ses sœurs et leur demanda de se couper les cheveux,

J'ai remis le faire-part de décès à l'hebdomadaire *Agos*.

Elle s'appelait Héranoche. Elle était la petite-fille de Hairabed Gadarian, l'unique fille d'Iskouhi et Hovhannès Gadarian. Jusqu'en classe de quatrième, elle a vécu une enfance heureuse à Havav, un village de la région de Palou. Soudain les jours de terreur sont arrivés, elle disait : « Que ces jours s'en aillent et ne reviennent plus jamais ». Héranoche a perdu toute sa famille, elle ne les a plus jamais revus. Elle a eu une nouvelle famille, un nouveau nom. Elle a oublié sa langue et sa religion, elle a appris une nouvelle langue et adopté une nouvelle religion. Tout au long de sa vie, elle ne s'en est jamais plaint, mais elle n'a jamais oublié son village, sa mère, son père, son grand-père ni aucun de ses proches, jamais. Elle a vécu dans l'espoir de les retrouver, les serrer dans ses bras, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. C'est peut-être cet espoir qui lui a prêté une longue vie, elle a conservé sa lucidité jusqu'à son dernier souffle.

Ma grand-mère Héranoche nous a quittés la semaine dernière et nous l'avons accompagnée jusqu'à sa dernière demeure.

Avec la publication de ce faire-part, nous espérons retrouver ses parents, nos parents, que nous n'avons pas pu retrouver de son vivant, partager leur peine et leur dire : « Que ces jours s'en aillent et ne reviennent plus jamais ».



La ville de Ergani-Maden.
Photographies de 1930.

POSTFACE



Suite à la parution de son livre, Fethiye Çetin se rend dans le village de sa grand-mère. Devant l'état d'abandon des deux fontaines, elle se prend à rêver: « Nous devons rénover ces fontaines... Nous avons la responsabilité de sauver ce patrimoine... ». Ce récit est un extrait du texte accompagnant le film de Dilek Aydın qui retrace cette aventure menée en 2011, grâce au soutien de la Fondation Hrant Dink, à l'action de l'association d'architectes Haycar et de l'Organisation Terre et Culture. « Il ne s'agissait pas d'une restauration ordinaire, il nous fallait travailler de concert avec les villageois en évoquant les événements du passé, en brisant le silence installé depuis cent ans, en levant le voile qui occulte les mémoires. »

Habap Çeşmeleri. Bir restorasyonum öyküsü, mayıs 2009 - kasım 2011 (DVD).
Hrant Dink Vakfı [Fondation Hrant Dink], İstanbul, 2012.

LES FONTAINES DE HAVAV, HISTOIRE D'UNE RESTAURATION

(MAI 2009, NOVEMBRE 2011)

Parmi les rescapés de la Grande catastrophe de 1915, rares sont ceux qui ont pu retourner dans leur ville ou leur village. Forcés de vivre dans d'autres contrées de par le monde, ils n'ont jamais oublié leur pays. Ils ont transmis les souvenirs de leur patrie à leurs enfants et petits-enfants, qui les ont transcrits. Ces récits et ces paroles recueillis ont apporté un éclairage sur la réalité de ce passé recouvert d'un épais voile. Ce travail leur est dédié.

Situé dans le canton de Palou, Habap s'étend dans une plaine entourée de montagnes mauves. Depuis des siècles et jusqu'en 1915, ce village était habité par des Arméniens et portait le nom de Havav¹. Sous l'aile protectrice du monastère, avec ses deux églises, ses neuf moulins, ses tailleurs de pierre, ses charpentiers et ses forgerons, ce village était le plus étendu et le plus développé des environs. Chacun des deux quartiers disposait de sa fontaine, il y avait la « fontaine du haut » et la « fontaine du bas ». Les habitants en prenaient le plus grand soin, l'eau était tiède en hiver et toujours fraîche et délicieuse en été. Ils disaient que l'eau venait du paradis. Au printemps ils nettoyaient soigneusement tout le dispositif en pierre de ces fontaines.

À quelques kilomètres, le monastère de la Sainte-Mère-de-Dieu dominait la vallée. Les notes de voyage d'un ecclésiastique, Boghos Nathanian, vers 1878, nous éclairent sur le nom qui lui est le plus souvent attribué, *Kaghtsrahayiats* (« Délectable vue »). « Depuis le

monastère, le panorama est captivant, où que l'on porte son regard, ce ne sont que jardins, forêts et cultures bercés par une brise légère, tant de variétés d'arbres et de roses rouges s'étendent à ses pieds²... »

Après 1915, il ne restait plus de Havav que des maisons en ruine incendiées, pillées et quelques enfants esclaves ou qui avaient été adoptés, des « Restes de l'épée ».

L'un d'entre eux était ma grand-mère, Héranouche Gadarian, elle vivait à Çermik dans la région de Diyarbakir.

J'ai raconté son histoire. Le livre est paru en 2004 aux Éditions Metis. Quelque temps après, plusieurs personnes parmi les habitants actuels du village de Havav, dont Hanifi Bekirgil, ont pris contact et m'ont rendu visite. Ils m'ont confié leurs difficultés à se procurer le livre. Je leur ai immédiatement envoyé des exemplaires. Hanifi a envoyé des photos des fontaines par internet, mais il était difficile de les distinguer nettement. Ils m'ont invitée à me rendre au village. Malheureusement, à cette période, Hrant Dink nous a été enlevé. J'ai annulé mon voyage.

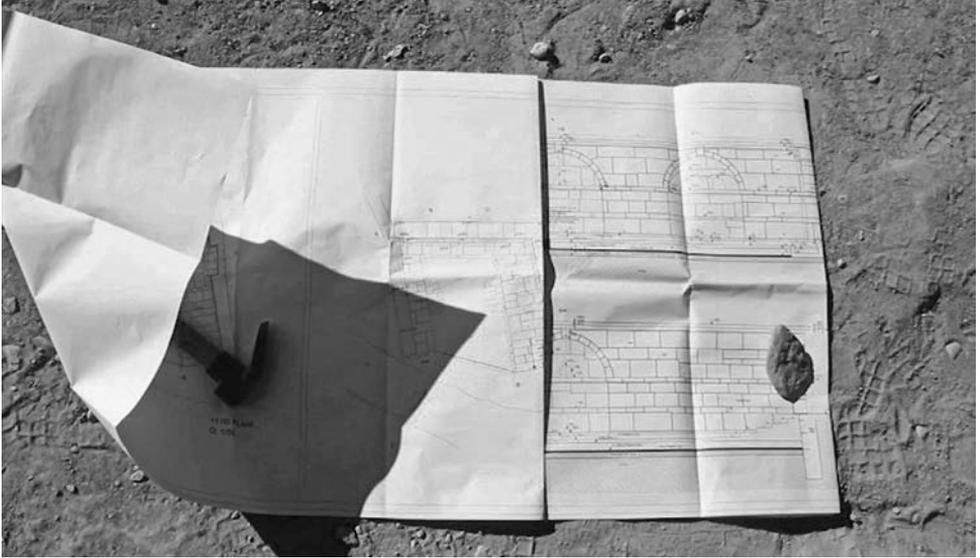
Bien plus tard, le procureur à la retraite de Palou, Feyzullah Demirtaş, m'a contactée, il avait apporté des photos des fontaines. J'étais bouleversée. Une partie des arcades était effondrée, les autres étaient en mauvais état. Les gouttières étaient cassées et les pierres recouvertes de mousse. Au pied des fontaines, l'eau stagnait, tout n'était que boue et détritrus, mais, malgré cela, on était toujours frappés par leur beauté. Feyzullah Bey affirmait qu'elles ne résisteraient plus bien longtemps. Je me pris à rêver... Il fallait à tout prix rénover ces fontaines, il fallait que l'eau limpide et délicieuse murmure à nouveau. Il le fallait pour tous ceux qui avaient été éloignés de chez eux dans des conditions cruelles, pour ceux qui avaient été tués, qui n'étaient plus jamais revenus boire l'eau des fontaines, pour les Héranouche, Mariam, Khoren. Si seulement leurs petits-enfants pouvaient savourer cette eau...

1. « ... à l'ouest de Palou, à 67 milles, dans la plaine entre les monts Aghadjar et Anabad. Avant 1915 Havav comptait 3000 âmes. Connu depuis le Xe siècle, quoique bien plus ancien, il est cité par Aristakes Lastivertsi ou encore par Mathieu d'Édesse. Il apparaît parfois sous le nom de Hav ou

Havk. » Souren Papazian, *L'Odyssée d'un survivant* [en arménien], Erevan, Amaras, 2000, p. 220.

Le nom actuel du village est Ekinözü, les habitants le nomment plutôt Habap.

2. Cité par Arsen Yarman, *Palou, Kharpert*, 1878, Istanbul, Derlem Yayınları, 2010.



Photogrammes extraits du film consacré à la restauration des fontaines de Havav.

Habap Çeşmeleri, Bir restorasyonun öyküsü [Les fontaines de Havav, histoire d'une restauration], 2012.



Le démarrage des travaux a été fixé pour le début du mois d'août. Nous y étions avec Dilek Aydın et nos bénévoles de Paris, Chouchane et Maral pour aménager notre logement. Il faisait très chaud et c'était la période du ramadan, tout était en sommeil. Nous avons appris à ce moment-là qu'une discussion avait agité le village ; les habitants en majorité étaient convaincus qu'en venant sur place, nous voulions récupérer les trésors des Arméniens, l'or caché qu'eux-mêmes n'avaient pas réussi à découvrir. À l'heure de la rupture du jeûne, nous avons de longues conversations sous l'arbre en face de la mosquée. Nous nous promenions dans le village, nous rendions des visites pour parler avec les jeunes et les anciens. Les voisins venaient voir notre maison, nous les invitons à prendre le thé le soir après la prière. Toutes ces rencontres nous permettaient d'évoquer le village et son histoire. Les villageois nous offraient des fruits, des légumes frais, du pain... Avant d'aller aux champs, ils passaient nous demander ce qui nous ferait plaisir.

Un jour, à la pause de midi, pendant que nous nous étions éloignés des fontaines, les gendarmes avaient été appelés sous prétexte que « des chercheurs d'or » faisaient des recherches. Apprenant cela, je me suis aussitôt rendue auprès des autorités, pour leur signifier combien tout ceci desservait aussi bien les villageois que les participants. J'ai ajouté que tout était transparent dans nos travaux et que cette attitude était inadmissible. J'ai dit que je porterai plainte contre ceux qui répandaient de telles nouvelles, j'ai présenté à nouveau les autorisations et tous les documents nécessaires aux restaurations. J'ai demandé que la gendarmerie ne se déplace plus pour ces appels injustifiés.

Le travail a enfin pu reprendre, les jeunes du village, pour la plupart au chômage, ont accepté d'être embauchés et participer ainsi au projet.

Les premiers jours, les villageois ne nous quittaient pas des yeux, puis petit à petit le nombre des observateurs a diminué. Les questions qui les travaillaient avaient trouvé leur réponse, ils avaient compris que leurs soupçons n'étaient pas fondés. Ils venaient seulement de temps en temps pour parler amicalement avec nous. Nous avons créé des liens avec chacun d'entre eux, parlé de l'histoire du village, nous leur avons confié ce que nous avons appris en lisant les ouvrages de Dikran Papazian, Souren Papazian, Arsen Yarman ou Boghos Gadarigian⁵.